



L'Hirondelle

LA BIODIVERSITÉ AU SERVICE DE L'AGRICULTURE

« L'Hirondelle aux champs apporte joie et printemps »

DICTON PAYSAN

N°5

PRINTEMPS-ÉTÉ 2020

SOMMAIRE

- Les rapaces nocturnes et l'agriculture
- Aménagements en faveur de la faune auxiliaire
- Maraîchage et biodiversité, des services réciproques. Portrait de Valéry Martineau
- Conseil de lecture

EDITO

Après quelques années de travail dans l'industrie et avec un fort sentiment d'urgence à agir pour la planète, je suis devenu maraîcher bio en 2008. Rapidement, je me suis rendu compte des déséquilibres qui existaient sur les parcelles que j'avais acquises. Je devais faire face à des invasions de pucerons ou de campagnols sans que rien ne vienne les limiter et à certaines périodes, les escargots ou les limaces ne me laissaient pas beaucoup de salades vendables.

J'ai commencé par planter des haies pour me protéger de mes voisins et pour limiter les effets du vent. Puis, je me suis mis ensuite à élever des abeilles pour favoriser la pollinisation de mes légumes et j'ai observé les difficultés qu'elles avaient à trouver leur nourriture, tout au long de l'année, dans notre plaine de cultures intensives.

Au bout de quelques années pourtant, j'ai senti que tout s'apaisait : mes haies poussaient et commençaient à nourrir mes abeilles. Ces haies que j'avais envisagées en protection s'avéraient être des haies nourricières, des alliées pour une quantité incroyable d'insectes et de petits animaux. Les invasions incontrôlables se sont faites de plus en plus rares. J'ai commencé à voir de plus en plus de lézards verts, de crapauds et de couleuvres, les campagnols sont devenus plus discrets.

J'ai laissé pousser l'herbe en bordure de mes champs et semé des bandes de fleurs au milieu de mes cultures pour accueillir encore plus d'auxiliaires et j'ai croisé l'Hirondelle aux champs et l'Adaf (Association Drômoise d'Agroforesterie). Ma petite ferme est alors devenue un terrain d'expériences. Nous avons posé des dizaines de nichoirs à oiseaux, construit des abris à reptiles ou à hérissons et placé des abris pour les chauves-souris.

Les chantiers de plantation de haies se sont multipliés pour quadriller mes différentes parcelles et offrir des corridors de reproduction et de circulation à cette faune discrète mais de plus en plus visible. Et l'hiver dernier, cerise sur le gâteau, nous avons creusé une mare au milieu de mes parcelles. Depuis, pas un jour ne se passe sans que j'y « perde mon temps » à observer la vie en pleine explosion. Son action sur l'équilibre de mes jardins n'est pas encore bien visible, mais je suis sûr que je suis loin d'en imaginer toutes les retombées.

Aujourd'hui, même si le sentiment d'urgence de mes débuts ne m'a pas complètement quitté, je m'apaise à développer et à favoriser la biodiversité à la ferme. J'en observe les bienfaits tous les jours. Que ce soit pour mes productions, pour ma famille ou pour moi, j'ai vu que la biodiversité n'attendait qu'un signe de nous, qu'un petit coup de pouce, pour revenir et travailler avec moi.

Valéry Martineau
Paysan bio à Saint-Gervais-sur-Roubion.



Chevêche d'Athéna © A. Lefebvre

Document imprimé grâce au soutien de :



Rédaction : Sabine Couvent, Morgane Maire et Corentin Pape

Relecture : Cécile Nangeroni

Maquette : Pierre-Yves Croyal

Imprimé sur papier recyclé et encres végétales par Papier Vert.

Retrouvez le portrait complet de Valéry en pages intérieures de la gazette, une invitation à l'action en faveur de la biodiversité !

LES RAPACES NOCTURNES ET L'AGRICULTURE

Avec leurs grands yeux dirigés vers l'avant et leur tête mobile, on les croirait presque humains. Rien d'étonnant à ce que les Grecs aient choisis la chouette chevêche pour symboliser la sagesse. Avec le renard, les mustélidés et les rapaces diurnes, les rapaces nocturnes font partie de la communauté de prédateurs qui permettent de réguler naturellement les mulots et les campagnols voire les insectes tels que les criquets.

Nous vous proposons dans ce dossier de vous présenter les espèces proches de nos fermes, celles susceptibles d'y jouer leur rôle de régulation.

LA CHEVÊCHE D'ATHÉNA

Nom scientifique : *Athene noctua*

Dépassant à peine la taille d'un merle, la Chevêche d'Athéna peut être observée de jour comme de nuit. Vivant en couple très uni, elle ne quitte jamais son territoire et y chasse donc toute l'année. Son régime est surtout constitué de rongeurs et d'insectes, notamment des sauterelles et criquets, mais elle peut aussi se nourrir de petits oiseaux et de vers de terre (surtout pour alimenter les jeunes au nid). Son régime alimentaire en fait une alliée des paysans et des cultures.

Elle aime les écosystèmes diversifiés, avec des milieux ouverts et des prairies où elle chasse, et des haies où elle se cache. Elle est donc particulièrement liée aux milieux agricoles et évite les forêts.

Les arbres morts, en particulier les pommiers et les saules têtards avec des cavités lui offrent un nid idéal, mais ils sont trop souvent abattus car considérés inutiles. Il lui arrive aussi de s'installer au bord des villages dans des cavités de bâtiments tranquilles. Elle peut également s'intéresser à des nichoirs artificiels installés pour elle (voir pages suivantes du dossier).

En moyenne, un couple occupe une cinquantaine d'hectares pour se nourrir et se reproduire (chiffre à nuancer en fonction de la disponibilité des proies et de la diversité des habitats).



Chevêche d'Athéna
© Alain Lefebvre

Son aire de répartition s'étend de l'Europe à la Chine, en passant par l'Afrique du Nord. Elle était très commune dans toute la Drôme jusqu'aux années 1960 (début du remembrement et de l'extension des parcelles) et disparaît presque dans les années 1980. Aujourd'hui, elle subsiste dans quelques noyaux. Son déclin national est surtout dû au manque de cavités et de proies diversifiées. La rénovation du bâti agricole, la mécanisation de l'agriculture, l'utilisation massive de pesticides et les monocultures de céréales ont beaucoup contribué à la chute des effectifs de chouette chevêche.

L'EFFRAIE DES CLOCHERS

Nom scientifique : *Tyto alba*

Victime de superstition, l'Effraie des Clochers est aussi appelée la « Dame blanche » ou la « Dame des marais ». Son nom vient de son adaptation à l'homme et à ses constructions, dans lesquelles elle niche presque toujours. Comme elle apprécie les lieux calmes, on peut entendre son cri caractéristique – une sorte de gloussement éraillé – sortant de clochers d'églises.

L'Effraie des clochers est le seul prédateur qui se nourrit quasi-exclusivement de campagnols.

Elle peut en avaler jusqu'à 2 000 par an tandis que chaque oisillon peut en avaler 16 par jour. Elle apprécie aussi les batraciens, les petits oiseaux et les insectes qui sont peu communs dans le régime alimentaire d'autres chouettes.

Elle niche dans la même cavité toute l'année, que ce soit en période de nidification ou non, ce qui veut dire qu'elle peut chasser sur les fermes aux alentours, quelle que soit la saison. C'est la chouette la plus répandue sur terre : elle est présente dans le monde entier sauf dans les pays froids, car elle ne peut pas chasser sous la neige.

On peut la croiser dans la Drôme en dessous de 800 m d'altitude, dans les plaines viticoles, les vergers, les grandes cultures ou les prairies. Elle est donc fortement liée aux milieux agricoles.



Effraie des clochers
© Léa Béliné

L'Effraie des clochers est en déclin dans la Drôme depuis les années 1980, à cause du développement routier, de la restauration des vieux bâtiments agricoles, des clochers, de l'intensification de l'agriculture avec l'arrachage des haies, de la destruction des corridors écologiques. L'utilisation de pesticides et de bromadiolone, un poison pour réguler les campagnols, a été et reste encore une catastrophe pour la chouette effraie comme pour de nombreuses espèces.



Chouette chevêche
© Stéphane Moreno

Les rapaces nocturnes
sont des espèces
« parapluies » :

leur présence sur un
territoire témoigne de
bonnes conditions d'accueil
pour un très grand nombre
d'espèces qui redonnent vie
à nos campagnes.

LE HIBOU PETIT-DUC SCOPS

Nom scientifique : *Otus scops*

Il vit dans les forêts semi-ouvertes de feuillus, dans les parcs, jardins et vergers. Il vit proche de l'homme mais reste méfiant. Il dort sur une branche en haut d'un arbre la journée et part chasser à la tombée de la nuit ainsi qu'à l'aube. Une étude a déterminé que l'oiseau vivait principalement dans les prairies, à proximité de villages (79 % des cas). La majorité des nids sont construits dans des anfractuosités de murs ou des cavités d'arbres, souvent dans des villages.

Ce rapace se nourrit principalement de **sauterelles** (80 % du régime alimentaire) et plus spécifiquement de la grande sauterelle verte (50 % du régime alimentaire). Une autre étude montre qu'il se nourrit également de papillons de nuit (5 %). Un régime qui fait de lui un allié de l'agriculture.

Il chasse préférentiellement depuis un **perchoir**, d'où il scrute les environs puis plonge sur sa proie. L'autre méthode qu'il utilise est de capturer en vol les sauterelles et papillons sur son chemin à une hauteur comprise entre 2 et 6 mètres du sol.

Lors du nourrissage des poussins au nid, les parents donnent n'importe quel insecte sans transformation, tandis que lorsque les petits ont moins de 4 jours, les parents découpent les proies en morceaux et évitent de donner des parties trop dures à leurs petits.

Le hibou petit-duc scops est un rapace migrateur, qui revient d'Afrique à la mi-mars. Il chante à partir de la fin avril mais c'est en juin et juillet, période de reproduction, qu'on l'entend le plus. Après le départ des jeunes, la migration vers le continent africain débute entre fin août et début septembre. Il est rare de le voir en France après la mi-octobre.

Que faire lorsqu'on trouve un jeune rapace nocturne au sol ?

Pas d'inquiétude à avoir, les adultes continuent à nourrir les oisillons même lorsqu'ils sont au sol, tombés du nid. Il faut les laisser tranquilles, sans intervenir.



Hibou petit-duc
© C. Ridfa

LE HIBOU MOYEN-DUC

Nom scientifique : *Asio otus*

Le hibou moyen-duc se distingue de la chouette hulotte par ses deux grandes aigrettes sur la tête que l'oiseau dresse lorsqu'il est inquiet.

La lisière d'une forêt est son milieu de prédilection. Il niche en bordure de forêt dans 60 % des cas, dans des alignements d'arbres (26 %) et parfois dans des bosquets (13 %). Cependant il chasse dans des grandes clairières et des milieux ouverts. Son nid est la plupart du temps celui d'un corvidé (corneille noire ou pie bavarde). Il niche en général loin des habitations afin de fuir son prédateur principal, la fouine (*Martes fouina*).

En Europe, 93 % du régime alimentaire du hibou moyen-duc se compose de micromammifères, plus précisément de campagnols des champs (*Microtus arvalis*) et de mulots (*Apodemus sp.*). Les oiseaux et les insectes peuvent également composer son régime alimentaire, mais de manière réduite. En cas de pullulation de campagnols, la femelle peut pondre jusqu'à 8 œufs alors qu'en moyenne elle en pond 4 ou 5. **Cette capacité adaptative des rapaces en fait des alliés de l'agriculture tout à fait notables.**



Hibou moyen-duc
© JR

Les hiboux moyen-ducs sont des solitaires et témoignent d'une sociabilité saisonnière. En effet, en hiver, on peut observer des rassemblements allant jusqu'à trente individus dans un arbre. Des individus du nord de l'Europe migrent dans des régions plus clémentes dans le sud du continent et notamment notre secteur.

Petite bibliographie pour en savoir plus sur les rapaces nocturnes



- Th. Mebs, *Guide des rapaces nocturnes, chouettes et hiboux*, Ed. Delachaux et Niestlé, 1989.
LPO, mission Rapaces, *Plumes de nuit, connaître et protéger les chouettes et les hiboux*, 2015.
P. Etienne, *La chouette chevêche, biologie, répartition et relations avec l'Homme en Europe*, collection Parthénope, Biotopie Editions, 2012.
G. Rocamora, *Oiseaux menacés et à surveiller en France, liste rouge et priorités*, SEOF et LPO, 1999.
CORA Drôme, *Atlas des oiseaux nicheurs de la Drôme*, 2003.
C. Waligora, *Faune utile des bords de champs*, éditions France Agricole, 2016.

Pour l'agriculteur, ces rapaces sont de véritables auxiliaires.

Ils sont en particulier intéressants parce qu'ils préfèrent chasser la nuit, donc lorsque l'agriculteur est le moins présent. Ils prennent le relais des rapaces diurnes comme le faucon crécerelle, le milan noir, le Circaète Jean-le-Blanc etc. Leur prédation sur les rongeurs s'exerce tout au long de l'année et aide à lutter contre leur pullulation.

Ils ne peuvent y arriver seuls, mais avec des conditions écologiques optimales et un paysage diversifié, la communauté de prédateurs à laquelle les rapaces nocturnes appartiennent est aussi efficace que les solutions chimiques. Elle ne pollue en outre ni l'eau, ni les sols.



Pose de nichoir à chevêche dans une parcelle en agroforesterie
© L'Hirondelle aux Champs

AMÉLIORATION DE NOS PRATIQUES

aménagements en faveur DE LA FAUNE AUXILIAIRE

Comment aménager sa ferme pour l'accueil de rapaces nocturnes

Le manque de lieu de nidification, notamment d'arbres à cavités, pèse sur la survie de ces espèces de rapaces nocturnes. La pose de nichoirs peut donc s'avérer salutaire pour ces oiseaux en voie de raréfaction, mais il est nécessaire de respecter quelques conditions pour cette opération.



Nichoir à petit-duc dans un tronc d'arbre
© L'Hirondelle aux Champs

Choisissez un endroit calme, près de parcelles diversifiées et non traitées où la chouette pourra chasser. Il doit être placé loin des routes ou des voies ferrées, car la chouette effraie comme la chouette chevêche volent très bas (entre 1,5 et 3 m) et risquent de se faire percuter.

Pour la **chouette effraie**, une ouverture verticale ou une lucarne à l'extérieur de combles, granges ou greniers peut aussi être très utile. Pour empêcher les salissures et la visite de mustélidés, il est possible d'installer un nichoir (1 m de long, 60 cm de large et 50 cm de haut) juste derrière l'ouverture.

Vous pouvez aussi inciter votre commune à retirer les grillages à l'entrée des clochers ou bâtiments. Quelques planches suffisent à protéger les cloches des salissures d'oiseaux. Deux nichoirs dans une même zone permettent à la femelle et ses petits de nicher séparément du mâle, ce qui correspond à des conditions optimales pour la chouette effraie.

Dans le cas de la **chouette chevêche**, on peut envisager la pose d'un nichoir mais il est surtout primordial de préserver les sites naturels existants ou de les restaurer.

Pour l'accueillir, ainsi que d'autres espèces cavernicoles telles que la chauve-souris, les grands arbres à cavités doivent être conservés. Ils peuvent être inscrits en tant qu'Espace Boisé Classé dans le Plan Local d'Urbanisme et être ainsi protégés contre l'abattage.



La diversification des milieux, avec des bosquets, des prairies et des haies, est une nécessité écologique pour la quasi-totalité des espèces, incluant la chouette chevêche et la chouette effraie.



Nicheur à chevêche
© nichoirs.net

En complément, ces oiseaux aiment aussi les perchoirs, qui peuvent être placés tout autour des parcelles. Chassant à l'ouïe, ils peuvent repérer plus facilement les campagnols et les mulots qui slaloment au milieu des champs.



Chantier biodiversité chez un agriculteur, pose d'un nicher à chevêche
© L'Hirondelle aux Champs



Nicher à effraie
© nichoirs.net

Dans le Haut-Rhin, la pose de 200 nichoirs a permis une augmentation massive de chouettes effraies lors des recensements. Le nombre de couples est en effet passé de 10 à 130 en une quinzaine d'années, ce qui est très encourageant.



PORTRAIT DE VALÉRY MARTINEAU

MARAÎCHAGE ET BIODIVERSITÉ, DES SERVICES RÉCIPROQUES

ou comment un néo-paysan fait face à l'urgence écologique

Depuis son installation en maraîchage à Saint-Gervais sur Roubion, il y a à peine 12 ans, Valéry Martineau est passé d'une urgence à une autre. La première était d'ordre économique : assurer la viabilité de sa ferme. La seconde est écologique. Il s'agit de favoriser la diversité environnementale pour rechercher un équilibre dans des contextes perturbés et pouvoir ainsi s'y adapter au mieux.

Le dernier jour du chantier « mare » sur la ferme de Valéry Martineau correspond au premier jour de confinement lié à l'épidémie de Covid-19. Et depuis, une fois ou deux fois par jour, l'hyperactif maraîcher vient s'y poser à côté de son ami, le héron en céramique. Ils n'en finissent pas d'observer araignées, libellules, couleuvres, batraciens... Dès la première pluie, les grenouilles sont apparues. L'appel à dons lancé en novembre 2019 « Aidez-nous à semer des grenouilles dans nos champs ! » a bien répondu.

« Le projet a été mené d'un bout à l'autre par l'Hirondelle aux champs qui a trouvé le financement de 15 000 euros grâce au mécénat et aux dons privés, le maître d'œuvre et son équipe de dix bénévoles. En dix jours, un joyau de 40 m² et 1,80 m de profondeur a pris place au milieu de mes champs. »



« Je me suis laissé complètement porter par le dynamisme émanant de ce chantier ! »

Je me suis laissé complètement porter par le dynamisme émanant de ce chantier ! ». Valéry semble encore étonné de tant de changements en si peu de temps. Apport de 20 m³ de pierres, 16 m³ de gravier et 8 m³ de sable, une semaine de travail pour la pelleuse, pose d'un feutre géotextile et d'une bâche en caoutchouc, semis de plantes mellifères, plantation de nénuphars, mise en eau. Et le tour était joué, la mare était là.

« Après trois mois d'existence, ce point d'eau aimante la vie. C'est comme un soleil qui rayonne et amorce de nouvelles façons de percevoir ma ferme. Le maraîchage devient presque un prétexte pour aller vers plus de biodiversité, pour prendre soin de la vie du lieu. Mon objectif aujourd'hui est de rendre le sol toujours plus vivant, première condition pour qu'il puisse être fertile et nourricier », confie le néo-paysan. Néo-paysan car Valéry n'a pas hérité d'une ferme. Il n'a ni parents, ni grands-parents agriculteurs. Il n'est pas Drômois mais Normand. D'ailleurs, il n'a pas fait d'études agricoles mais de... marketing !

A l'âge de 35 ans, il ne connaissait rien à l'agriculture, mais savait tout du transport des matières dangereuses, en tant que cadre durant 8 ans dans ce secteur industriel. Puis un jour, il craque. Il ressent une urgence profonde, celle de moins cautionner la société de consommation. Son leitmotiv : *« vite un toit, vite un jardin pour se nourrir »,* tendre vers l'autonomie. En 2006, il s'inscrit au chômage, suit sa femme qui obtient

un poste d'institutrice dans la Drôme. Il opte alors pour un brevet professionnel, option responsable d'entreprises agricoles en maraîchage biologique, activité qui demande peu de foncier.

« Des rencontres ont été alors déterminantes. Mes maîtres de stage ont su me transmettre la passion de leur métier. Des paysans de la Confédération Paysanne avec lesquels j'ai noué de solides amitiés m'ont ouvert à de nombreux combats, pas seulement agricoles. Avec leurs soutiens, j'ai pu acquérir du foncier sans trop de difficulté », dit-il, encore très reconnaissant. Après trois années de statut de cotisant solidaire, Valéry devient agriculteur en 2008. A 40 ans, il gère une ferme de 4 hectares à Saint-Gervais-sur-Roubion.

Son premier réflexe est de planter des haies pour se protéger des voisins, des producteurs de semences industrielles et gros consommateurs de pesticides. Valéry est sur tous les fronts : la famille et ses trois enfants, la construction de la maison, le lancement d'un maraîchage diversifié. *« A cette époque, je n'avais pas le temps de réfléchir aux notions d'agronomie. Pour convertir en bio les terres limono-sablo-argileuses fatiguées par cinquante années d'agriculture intensive, j'ai d'abord semé de la luzerne. J'ai bien fait usage de paillage plastique et de traitements phytosanitaires autorisés par la bio, je l'avoue ! Encore aujourd'hui, je fais des compromis, mais n'étant plus dans l'urgence économique, j'en fais moins »,* raconte-t-il, le sourire aux lèvres.

« Mon objectif aujourd'hui est de rendre le sol toujours plus vivant, première condition pour qu'il puisse être fertile et nourricier. »

Avec la mare nouvellement créée, la ferme de Valéry devient une véritable « oasis » qui accueillera une multitude d'espèces faunistiques et floristiques, impactant directement son activité agricole et celle de ses voisins paysans. Une aide précieuse et gratuite !



Après sa 13^e saison, la ferme est bien assise économiquement donnant une certaine quiétude au maraîcher. La ferme dégage un bénéfice annuel de 20 000 euros, et emploie l'équivalent d'un salarié à plein temps. Les débouchés sont assurés par un marché une fois par semaine à Pont-de-Barret et le magasin de producteurs, Champs libres, à Poët-Laval, dont il a été l'un des créateurs en 2011. Son développement a suivi le même rythme que celui de sa ferme.

En réalité, l'urgence inspire toujours les actes de Valéry, mais maintenant elle est d'ordre écologique. « *Les salades crament sous le soleil, de mini-tornades cassent arbres et plantations... Comment la ferme peut-elle mieux encaisser les à-coups du dérèglement climatique ? Quels changements dois-je introduire dans la conduite de mes cultures et dans leur environnement ? Quelle cohérence globale avec ce que je crois, ce que je suis ?* », se questionne Valéry. Deux associations agroécologistes, L'Hirondelle aux champs et l'Adaf (association drômoise d'agroforesterie), alimentent sa réflexion et le poussent à agir.

Deux associations agroécologistes, L'Hirondelle aux champs et l'Adaf (association drômoise d'agroforesterie), alimentent sa réflexion et le poussent à agir.



Valéry pose un perchoir en décembre 2018



Série de nichoirs installés sur le hangar

En 2018, L'Hirondelle aux champs mène une étude sur sa ferme. Plusieurs aménagements en faveur de la faune et de la flore lui sont proposés, avec une prise en charge financière à 100 % (sauf pour la mare que Valéry a cofinancé à hauteur de 3 000 euros). Après des chantiers de plantation de haies, de pose de nichoirs ou autres abris, le rouge-queue, le carabe, le faucon crécerelle, la couleuvre verte et jaune ont trouvé leurs logis à la ferme, se nourrissent des indésirables dans les champs cultivés et s'y reproduisent, tranquilles.



Fossé laissé en herbes pour servir de corridor écologique



Avec l'Adaf, Valéry suit différentes formations : sur la mycorhization des cultures, la création d'un verger maraîcher, le maraîchage sur sol vivant (MSV), concrétisées très rapidement par des actions sur le terrain, en partie prises en charge financièrement. Sur 4 000 m², 60 arbres fruitiers très hautes tiges, vieilles et nouvelles variétés, sont plantés en 2019. A leurs pieds, 3 000 m² de bandes plastiques sont posées pour six mois afin d'étouffer les chardons. En octobre prochain, le sol sera recouvert de 15 cm de compost de déchets verts et au printemps 2021 les premières plantations commenceront. L'installation de ce système de maraîchage, qui évite tout travail du sol, coûte 8 000 euros, et le suivi en sera assuré par un collectif d'agriculteurs (groupement d'intérêt économique et environnemental) animé par l'Adaf.

« Autour de ma ferme, se crée un territoire qui préservera la diversité bien au-delà de ce que j'y apporte. »

Par ailleurs, un autre projet, monté par l'Adaf, financé par la Caisse des dépôts et consignations¹ (CDC), fait briller les yeux du naturaliste en herbe lorsqu'il en parle : la création d'une zone agroécologique de 60 hectares, regroupant sa ferme et celles de deux amis, l'un éleveur (volailles, brebis), l'autre céréalier. Sur cet espace, ont été mis en place des haies diversifiées (5 km pour l'instant, 7 sont prévus) et le verger maraîcher, des arbres fourragers restant à planter. Des corridors écologiques rayonnent à partir de la rivière traversant l'espace. L'une des deux fermes voisines est également équipée de nichoirs et abris divers, une mare est à l'étude. Le suivi global sera assuré par la CDC jusqu'en... 2050 !



« Autour de ma ferme, se crée un territoire qui préservera la diversité bien au-delà de ce que j'y apporte. Peu à peu, les bioagresseurs vont être régulés, la fertilité du sol augmentée. C'est tellement valorisant de faire ce métier qui réconcilie agriculture et environnement et renforce les liens sociaux entre paysans et citoyens ! », s'enthousiasme Valéry, qui, déjà, imagine la joie qu'il aura à transmettre une terre, un lieu où tout est équilibre.

Cécile Koehler

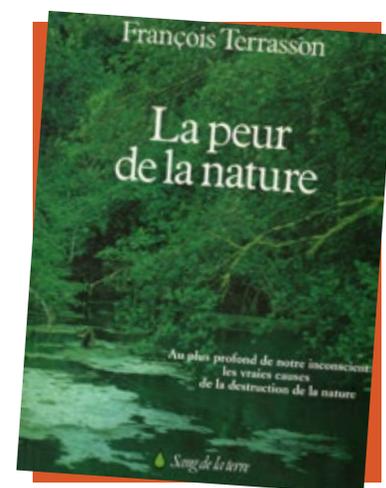
Haie diversifiée reliée à la ramière

1. « Prix spécial Nature 2050 » qui récompense six fermes par an, menant des projets visant à restaurer la biodiversité sur des terrains agricoles.



CONSEIL DE LECTURE

La PEUR DE LA NATURE



Forêts, prairies, plages, savanes, océans, banquises, lacs et rivières... Existe-t-il encore sur notre planète des espaces qui ne soient pas dégradés par l'action de l'homme? Pourquoi nos sociétés contemporaines détruisent-elles presque systématiquement la nature? Pour justifier cet écocide, on peut invoquer la nécessité de croissance économique, l'individualisme, le progrès, le court-termisme...

François Terrasson décide, dans ce livre classique à la croisée des sciences humaines et des sciences de la nature, de chercher tout au fond de l'humain, dans ce que l'on appelle depuis quelques siècles « l'inconscient ». Il va y puiser la cause la plus profonde de la destruction de la nature, cette émotion universelle : la peur.

Qui n'aime pas la nature aujourd'hui? Beaucoup cherchent à s'y « ressourcer », à faire des « cures » de nature. Nous la voyons comme un paradis perdu, fondamentalement bon et beau, et par contraste, le contraire de l'humain. Mais aimons-nous tous les aspects de la nature? Ses marais, ses matières en décomposition, ce qui est visqueux, ce qui grouille, ce qui pullule? François Terrasson répond que l'image que l'on a de la nature est viciée. L'humain a, pendant des siècles, tout fait pour oublier qu'il était un animal, essayant sans cesse de prendre le contrôle de ce qui le ferait se sentir impuissant. Aujourd'hui, il prend peur dans un espace vierge de toute présence humaine, et se balade rarement en forêt sur des chemins qui ne seront pas déjà tracés. Bien sûr, certains peuples ou tribus ont célébré leur appartenance à la nature. Ils ont cherché à vivre en harmonie avec elle et à la respecter, mais ils ont du mal à exister aujourd'hui. Les druides, chamans, bergers ou pasteurs qui servaient autrefois à nous aider à nous positionner dans la nature ont presque tous disparus, au profit de ceux qui nous affirment que nous lui sommes supérieurs.

Si « *La peur de la nature* » est sombre, c'est parce que l'ouvrage nous interroge, brutalement, sur notre rapport individuel et collectif à la nature. La nature, c'est tout ce qui est hors de l'action de l'homme. La nature, c'est la gravité, la mort, le vent, les tremblements de terre, la persistance

du végétal, de la bactérie, du vivant... Toutes réalités qui existent, que nous humains soyons d'accord ou non. Et ce que nous ne contrôlons pas nous fait peur.

Même dans les lieux qui sont censés célébrer la nature, comme les réserves naturelles ou les parcs nationaux, l'homme est omniprésent. Il la contient, à travers des panneaux ou des balises qui sont autant de repères sociaux. On célèbre, avec l'architecture, une rupture avec la nature et ses constructions organiques. Les tours qui s'élèvent plus haut que les nuages, défiant la gravité, ont pour objectif intrinsèque de prouver la supériorité de l'humain sur la planète qui l'a vu naître.

Cette peur se transmet dans les mythes ou les contes, où ceux qui vivent avec la nature sont souvent des sorcières ou des personnages malveillants.

La peur de la nature est donc la peur de l'animalité de l'homme. Cette animalité qui est source d'émotions puissantes et de pulsions, que nous avons de plus en plus de mal à comprendre et que nous souhaitons contrôler.

François Terrasson affirme que les sociétés qui détruisent le plus la nature sont celles où la répression émotionnelle est la plus forte. Mais il ne nous dit pas vraiment d'où vient, finalement, cette peur. Vient-elle de la base monothéiste de nos sociétés qui nous a inculqué une position de supériorité face aux autres êtres vivants? Ou, en cherchant plus loin encore, vient-elle simplement de notre peur de la mort, décrite par ailleurs par beaucoup d'anthropologues comme la source du sentiment religieux? Par extension, c'est peut-être le cycle perpétuel de la matière organique, qui nous fascine souvent, mais dans lequel nous signifions finalement très peu.

Morgane Maire

Si vous le souhaitez, vous pouvez soutenir les actions de l'association en y adhérant. Vous pouvez pour cela consulter notre site Internet rubrique ADHESION ou bien nous envoyer un mail afin de recevoir le bulletin d'adhésion 2020. Nous proposons par ailleurs des diagnostics biodiversité aux agriculteurs qui souhaitent connaître et favoriser la faune sauvage puis bénéficier de ses services gratuits. Vous trouverez toutes les informations utiles sur notre site Internet rubrique NOS ACTIONS.

www.hirondelleauxchamps.fr

L'Hirondelle aux Champs

AGRICULTURE ET BIODIVERSITÉ

Ferme Un Goût d'Air Libre

800 B, chemin de la ferme St-Pol

26160 La Bégude-de-Mazenc

04 26 51 77 30

info@hirondelleauxchamps.fr